Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 66 (1958)
Heft: 3

Artikel: Une institutrice lausannoise d'il y a cent ans, Emilie Sider
Autor: Rusillon, Marguerite
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-50872

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une institutrice lausannoise d'il y a cent ans, Emilie Sider [1]

On trouvera sans doute bien ténu le fil qui relie cette causerie à l'histoire — encore qu'à la « toute petite » histoire — et celle dont je vais tenter d'évoquer la physionomie se fût-elle, la première peut-être, effarouchée d'en fournir le prétexte. En effet, toute la vie d'Emilie Sider tient dans le dernier siècle, qui à notre époque bouleversée, tourmentée et déchirée, fait figure d'oasis calme et tranquille. Temps lointain et proche à la fois, où il devait faire bon vivre en notre terre vaudoise, où les événements extérieurs, depuis 1848, parvenaient plus ou moins assourdis. Nous en percevons quelques échos en écoutant Mlle Sider narrer ses souvenirs, et peut-être la mémoire de leur auteur est-elle encore fraîche à quelques personnes.

Car c'est à elle-même que tout à l'heure je vais faire appel. Née en 1815, rentrée au pays en 1858 après un long séjour à l'étranger, Mlle Sider cultiva une vaste et active correspondance, — on savait encore écrire des lettres en ce temps-là — et comme elle maniait la plume avec facilité, elle eut un jour l'idée de consigner ses souvenirs de famille pour le bénéfice de ses nombreux neveux et nièces. C'est à ce document, tombé entre mes mains à la suite de circonstances imprévues, qu'il m'a paru intéressant de recourir et de faire quelques emprunts. Nous y voyons les choses de l'extérieur. J'ai cru devoir y ajouter des fragments de lettres retrouvées dans des papiers de famille et adressées à une jeune amie de Mlle Sider. Elle s'y peint inconsciemment du dedans, et il semble émaner de ces lettres comme un subtil parfum d'un passé bien aboli — telle l'odeur de lavande s'échappant de l'armoire d'une grand-mère.

On pourra ainsi se convaincre du charme attachant de ce caractère fait d'esprit, de gaieté, de courage, d'intelligence vive

---

[1] Communication présentée à la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie lors de la séance du 5 septembre 1942, à Corcelles-le-Jorat.

et d'une haute individualité intellectuelle et morale. Les années lui avaient en outre ajouté l'apport d'une riche expérience, d'une saine philosophie de la vie, basée sur un fonds de piété solide — de sorte que Mlle Sider possédait ce trésor enviable : une absolue sérénité d'esprit.

Emilie Sider était la deuxième d'une famille de neuf enfants. Elle vint au monde la nuit de St-Sylvestre 1814-1815 aux environs de minuit à Echallens, où son père possédait un vaste domaine. Très jeune, presque une enfant à la mort de sa mère, elle se vit obligée de la remplacer, d'assumer mille devoirs et d'affronter de nombreuses difficultés. Elle se mit résolument à l'œuvre, et l'on va voir dans un instant comment elle s'y prit pour acquérir son diplôme d'enseignement. Elle fit ses débuts d'institutrice à Cotterd, dans le Vully, d'où, en 1838, elle fut appelée à Lausanne pour diriger une classe nouvellement créée. En 1845 cependant, elle éprouve le besoin de changer d'atmosphère ; elle accepte alors d'importantes fonctions dans des familles de l'aristocratie allemande. Pendant plus de douze ans, elle vécut à l'étranger, sauf pour des séjours en Suisse à intervalles réguliers. Elle eut alors l'occasion de faire de nombreux voyages ; les chemins de fer étant encore rares, on voyageait en équipages particuliers, ce qui avait bien des avantages. Elle vit ainsi le Tyrol, la Bavière, séjourna à Munich, à Dresde, surtout à Francfort-sur-le-Main, alors siège de la Diète Germanique. Elle fit aussi un voyage à Lyon lors d'un séjour en Suisse.

Mlle Sider revint se fixer définitivement dans son pays natal en 1858, et s'installa avec une sœur à l'Abbaye de St-Sulpice, dont ses frères, établis en Algérie, venaient de faire l'acquisition. De là part une vive et active correspondance au près et au loin.

Vingt ans plus tard, elle se décide à prendre un logement plus commode et plus restreint et vient habiter la maison de Vert-Site à Lausanne, route de Morges N° 2. C'est là qu'elle mourut le 13 mars 1886 à l'âge de 71 ans [1].

Et maintenant je vais laisser la parole à Mlle Sider, sans y apporter d'autre modification qu'ici et là une ponctuation.

---

[1] Je remercie ici M. Louis Junod qui a bien voulu me communiquer ce renseignement que j'ignorais, la dernière lettre en ma possession datant de janvier 1879.

Nous voyons se dérouler comme une succession de petits tableaux à chacun desquels on peut attacher un titre.

C'est d'abord, comme introduction, *la Voix :*

« ... Comment cette idée (d'écrire mes souvenirs) m'est-elle venue ? Comme toutes les meilleures choses que j'ai eues : en dormant... Qui m'expliquera le travail de l'esprit quand il n'est plus entravé par les mouvements du corps et les préoccupations de la vie matérielle ? Souvent ce que j'avais cherché pendant des journées m'est arrivé clair et net en ouvrant les yeux, après une bonne nuit de sommeil.

» C'est sans doute par cette espèce d'intuition que je nomme *La Voix*. Mais il paraît que cette « voix » ne vit pas en bonne harmonie avec cette autre puissance que j'appellerai *ma volonté ;* car elles sont rarement d'accord, et, pendant que celle-ci se croit bien abritée sous l'édredon, l'autre envahit la place et se pose si bien en souveraine que la pauvre volonté doit se soumettre et entrer dans des sentiers qui lui paraissent souvent hérissés de ronces et d'épines, mais qui peu à peu s'élargissent pour laisser se dérouler une route royale où tout est éclairé [1]. »

Voici la description du vieux « bureau ».

« ... Comme pour m'encourager et répondre à mon but, je trouve dans le bureau de mon père le livre qu'il avait commencé par une tenue de comptes pour mes frères... Ce bureau est notre plus ancien souvenir de famille ; mon grand-père le possédait déjà avant son mariage et si tous ses mystérieux tiroirs s'ouvraient pour me raconter leurs secrets, ma chronique s'augmenterait de bien des pages intéressantes.

» C'est là le vrai meuble antique, large, commode, ayant place pour tout. Aussi lorsqu'il m'est arrivé après la mort de Tante Jeannette, je l'ai considéré comme un trésor que je ne changerais pas contre tous les meubles élégants qui ont été inventés depuis pour répondre au même usage. Il n'y en a pas un de nous qui ne se souvienne de l'avoir frotté d'importance, dans les nombreuses visites que nous faisions aux Tantes, embarrassées sans doute de nous donner une autre occupation. Aussi

---

[1] Extrait des *Souvenirs* manuscrits de Mlle Sider, commencés à Saint-Sulpice le 1er novembre 1869, p. 1.

il a conservé un certain lustre qui lui donne un air très comme il faut[1]. »

La vieille Bible.

« La grande Bible à images qui est aussi restée dans notre souvenir à tous, et qui avait sa place sur le bureau, m'est aussi arrivée avec lui. Mais quelle profonde humiliation d'être tombée entre je ne sais quelles mains profanes, qui, sous prétexte de l'habiller de neuf, lui ont échangé sa vieille robe classique en peau de veau contre le vêtement le plus vulgaire qu'on puisse imaginer ! Elle avait été tant et tant feuilletée, la chère vieille Bible ! Sans doute qu'elle avait aussi souffert de l'humidité ; mais j'aurais préféré pour elle une retraite honorable aux Invalides, abritée par la mémoire de notre chère et vénérée Tante Marguerite, l'ange gardien de la famille[2]. »

Voici un ancien souvenir d'enfance consacré au « maillot » dont elle donne une savoureuse description :

« ... Comme nous voulions absolument (tenir) le petit frère, (ma sœur) Amanda et moi, on nous faisait asseoir par terre vis-à-vis l'une de l'autre, et l'on nous mettait le maillot sur les genoux, ficelé comme un paquet à mettre à la poste, raide comme une quille. Il aurait été bien attrappé s'il lui était venu à l'idée de remuer un de ses doigts ! La chère tante Marguerite, qui nous a tous ficelés les uns après les autres, ne l'entendait pas ainsi. Il fallait avoir de bonne heure la tenue militaire, la main allongée sur la couture du pantalon. Je me figure que déjà à cet âge on a belle envie de se révolter contre la règle. Mais allez-y !... Quand un marmot gros comme le bras est lié par une bande d'une aune de long, il serait bien fort comme Samson qu'il ne lui resterait pas d'autre moyen de protester contre l'ignorance maternelle qu'en braillant jour et nuit pour punir de son mieux les auteurs de son martyre[3]. »

Voici une description de la *table de famille :*

« ... C'était alors le beau temps qui réunissait une grande table d'ouvriers et de domestiques. Maman présidait la grande table avec le Bébé sur ses genoux, je ne sais trop pourquoi ?

---

[1] *Souvenirs*, p. 5. — [2] *Souvenirs*, p. 6. — [3] *Souvenirs*, p. 12.

Mais ce tableau se rattache à l'un de mes souvenirs : nous étions placées, Amanda et moi, de chaque côté d'elle, sur des chaises très élevées... On servait des choux très longs avec du jambon, et comme je ne venais pas à bout d'en prendre assez sur ma fourchette : « Je n'aime pas ces choux qui sont comme des queues de veaux ! » m'écriai-je avec découragement. Et tout le monde de partir d'un éclat de rire ! J'en fus si offensée que, voulant descendre, je roulai sous la table. Papa (en) tenait le milieu, distribuant de ça, de là, la part de chacun ; c'était encore la bonne vie patriarcale de la campagne où maîtres et serviteurs travaillaient et mangeaient ensemble [1]. »

La vie de famille :

« La vie s'écoulait doucement encore. Papa, qui était d'une gaîté charmante, se prêtait à nos jeux avec autant de plaisir que nous en avions nous-mêmes. Il se mettait à quatre pattes et nous montions tous les trois sur son dos ; il nous promenait ainsi en attendant le moment où, avec quelque précaution, il nous roulait tous par terre. Cache-cache était notre jeu favori, et un jour il eut la lumineuse idée, pendant que Maman était sortie, de nous fourrer, Amanda et moi, dans les grands tiroirs du buffet de service, en ayant soin de nous ménager un peu d'air. Cette fois c'était à Maman de chercher, mais de longtemps elle n'eût trouvé, si mes gémissements n'eussent trahi ma cachette, qui n'était point de mon goût.

» Il nous chantait aussi, de sa voix la plus fausse, toutes les chansons qui, à cette époque, célébraient la gloire ou les désastres de Napoléon. *Te souviens-tu, disait un Capitaine,* était sa favorite.

» La bonne vieille « Gazette de Lausanne », qui ne paraissait alors que deux fois par semaine, se lisait à voix haute après le dîner pour le plus grand ennui des enfants, qui devaient se tenir tranquilles.

» ... (Et c'étaient aussi) les charmantes soirées, de cinq à sept heures, en attendant le souper, où nous prenions des tabourets pour nous grouper autour de Maman qui nous chantait de sa douce et jolie voix le Ranz des Vaches... ou les sentimentales romances de sa pension, suivies des mélancoliques

---

[1] *Souvenirs,* p. 13.

complaintes de quelque gros crime ou quelque gros malheur que la poésie avait éternisé dans le Jorat, d'où nous venaient généralement nos servantes [1]. »

Voici le portrait que Mlle Sider trace de son père :

« ... Etant lié avec les messieurs d'Echallens, il trouvait mille moyens de dépenser son temps et son argent (le pauvre cher père) ; mais il faut dire qu'il n'en était pas plus avare quand il s'agissait de rendre service, de quelque nature que ce fût. Aussi il n'avait que des amis ; je ne lui ai jamais connu d'ennemis que ses créanciers, et encore, je suis sûre qu'il leur en coûtait de tant l'ennuyer. Mais aussi chacun abusait de lui. Son char, sa charrue, sa bourse et sa plume, tout était au service de ceux qui venaient lui demander son secours, et il n'était pas rare qu'il laissât mouiller ses récoltes pour rentrer à temps celles de ses voisins qui n'avaient pas d'attelages.

» Comme il avait la plume élégante et facile, il était le secrétaire de tous ceux qui avaient des lettres importantes à écrire, et qui ne jouissaient pas du même avantage. Il réglait les comptes pour le boursier de la commune et négligeait les siens [2]. »

La petite garde-malade.

« ... La santé de Maman, déjà compromise, s'altéra de plus en plus... elle avait eu neuf enfants, et était encore chargée de ce grand ménage. De ce moment, il n'en fut plus question. Amanda et moi, nous étions déjà de grandes filles. J'avais treize ans et déjà depuis une année j'étais chargée de pourvoir à ce que chacun ait son linge et sa toilette en ordre pour le dimanche. C'était mon gros souci et ma grande ambition, et j'en ai raccommodé de ces fonds de culottes et de ces paires de bas !

» Peu à peu la chère mère devint si souffrante qu'à tous mes autres devoirs s'ajouta encore celui, tout naturel, de garde-malade. J'avais un canapé dans sa chambre et je ne le quittais ni jour ni nuit. Elle était si habituée à mes soins qu'elle les préférait à ceux de tout le monde. A la fin de 1828 il n'y avait plus de doutes : l'hydropisie était déclarée ! Je montais sur son lit pour la changer de place et m'agenouillais derrière ses oreillers pour l'appuyer pendant que je démêlais ses cheveux et lui faisait

---

[1] *Souvenirs*, p. 14. — [2] *Souvenirs*, p. 17.

sa toilette... Je me vois encore assise près de la fenêtre de sa chambre avec ma grande corbeille à lessive remplie de chemises à raccommoder, utilisant ces moments de repos à réparer le linge et les vêtements de tous mes garçons qui les déchiraient tant en grimpant sur les arbres. Mais j'abandonnais volontiers l'aiguille pour m'asseoir auprès du lit et faire la lecture. Cela dura deux ans. L'hydropisie gagna tout ce pauvre corps ; ses mains étaient si lourdes qu'elle ne pouvait plus les remuer ; j'établissais volontiers un des enfants sur le lit pour lui chasser les mouches, ce martyre des pauvres malades à la campagne.

» Au mois de juillet 1830, Dieu prit en pitié notre pauvre mère et sans doute qu'Il lui mit au cœur la consolante pensée qu'Il veillerait Lui-même sur ses orphelins, car ce souci ne paraissait pas troubler ses derniers moments.

» Au Nouvel-An on me décerna une espèce de prix Montyon fondé par M. le pasteur Barbey pour trois personnes qui se seraient distinguées par leur conduite pendant l'année.

» C'était la première fois qu'on l'accordait à une enfant, c'était aussi la première fois que j'en entendais parler, et quand Albert Pachoud m'annonça ce grand événement, j'en perdis presque la respiration [1]. »

Les pages suivantes vont décrire une suite de péripéties dans lesquelles se peint inconsciemment le caractère énergique et courageux d'une toute jeune fille.

« ... Ce moment-là (1831) fut la grande crise de notre existence... Peu importe par quelle porte la ruine devait entrer dans la maison, puisque c'est par cette porte-là que nous devions passer pour arriver au développement qui nous mettrait à même de remplir les différentes tâches qui nous étaient assignées.

» Prévoyant le moment où nous devrions quitter la maison, mon plus beau rêve était de devenir maîtresse d'école, et avoir une position indépendante qui me permettrait d'avoir mes sœurs chez moi.

» Quand j'eus dix-sept ans, on me mit en pension pour deux ans, car j'étais trop jeune pour avoir la direction d'une école ;

---

[1] *Souvenirs*, p. 20.

mais à dix-neuf ans, j'avais atteint mon but. J'étais établie à Cotterd, dans ce charmant Vully qui est resté dans mon souvenir idéalisé par la poésie de mes vingt ans. De là il n'y avait qu'un pas pour obtenir mon diplôme ou, comme on le nommait, un brevet de capacité. Je me mis donc résolument à l'étude sans maîtres et sans direction. Je pris le programme des examens et me mis à étudier branche après branche, tout ce qu'on enseignait à l'Ecole Normale, fondée depuis peu d'années. Ce travail dura deux ans. Les examens se faisaient au printemps et dans ce dernier hiver je ne me suis guère couchée avant deux ou trois heures du matin. Ma journée était absorbée par mon école et mon ménage. La soirée, j'avais souvent des visites qui se retiraient à neuf heures, et après leur départ je me mettais courageusement au travail, et ça allait, ça allait toujours, sans sommeil ni fatigue. Aux premiers rayons du matin j'étais debout pour recommencer ma tâche le cœur léger, l'esprit content. J'étais avec cela d'une gaîté, d'un entrain, qui faisait dire à notre vieux pasteur Mellet : « Mlle Sider est l'emblème du bonheur sur la terre ! » Mais aussi comme j'étais gâtée par tout le monde ! Les riches demoiselles en pension chez Mme Piguet m'enviaient mon indépendance, et tout ce charmant petit cercle de voisines venaient oublier auprès de moi ses soucis et ses préoccupations. C'est là une des prérogatives de la jeunesse, de faire abstraction des côtés pénibles de l'existence pour ne tenir compte que des beaux jours que Dieu lui donne... »

« ... Depuis l'âge de dix-sept ans que mes trois frères ont quitté la maison paternelle, ils n'ont jamais demandé à mon Père le moindre secours en argent. Ils se sont suffi, et je ne sais au prix de quelles privations et de quelle héroïque énergie ils sont arrivés à ce résultat. Le troisième alla rejoindre ses frères à Lyon, où les deux aînés étaient un appui pour le cadet, et s'il y a eu un levier puissant qui ait relevé la famille, c'est bien, avec le secours de Dieu, à cet amour fraternel, à ce besoin de nous appuyer les uns sur les autres, que nous le devons.

» L'histoire des sœurs ressemble beaucoup à celle des frères. Mes deux sœurs cadettes se disposaient aussi à suivre mon exemple et à devenir maîtresses d'école. Je travaillais toujours assidûment pour mes examens. Enfin cette terrible semaine arriva et, à mon grand étonnement, je finis par y trouver un

certain plaisir. J'en sortis avec un brevet de capacité qui allait mettre fin à l'idylle de ma jeunesse [1]. »

En effet, quelque temps après, Mlle Sider était nommée maîtresse dans une classe de Lausanne, à l'unanimité de la Municipalité. Elle fit avec chagrin ses adieux à Cotterd, puis elle ajoute :

« Ce succès inespéré ne me consolait pas de quitter mon cher Cotterd où j'avais savouré avec tant de bonheur mon premier moment d'indépendance. La vie me semblait si riche et si belle que c'était avec regret que je la voyais se raccourcir par les heures de sommeil : aussi j'en prenais le moins possible. Toute l'année je me levais avec le jour ; les paysans disaient que je réveillais les oiseaux, et Amanda, qui ne pouvait jamais assez dormir, prétendait que je suspendais mes vêtements aux crochets du fourneau, que je leur donnais un coup pour les mettre en mouvement et que dès qu'ils étaient au repos je les reprenais. »

La vie à Lausanne, le foyer reconstruit.

« Je vins donc m'installer à Lausanne le 4 janvier 1838. J'y restai seule jusqu'en 1840. Une nouvelle classe fut fondée... Je proposai Louise qui n'avait que dix-sept ans ; mais comme elle travaillait sous ma direction... dès qu'elle eut son brevet, elle fut nommée définitivement. En 1841, encore une nouvelle classe !... Henriette était prête à faire l'examen. Elle fut acceptée et nous voilà les trois à nous demander comment nous sommes arrivées là, à avoir comme l'on disait avec une certaine envie : le monopole des écoles de la Capitale, qui étaient les mieux rétribuées du canton !...

» De là il n'y avait plus qu'un pas pour reconstruire le foyer. Mon père, qui avait enfin affermé ses terres, vivait auprès de ses deux sœurs... La grande affaire était de le décider à venir vivre avec nous. Il avait une répugnance invincible contre le séjour en ville et peut-être aussi contre une apparente dépendance de ses enfants. Il ne fallut rien moins qu'un coup d'Etat pour arriver à nos fins. Il avait été convenu avec les tantes qu'une fois qu'il viendrait à Lausanne, elles feraient charger le mobilier

---

[1] *Souvenirs*, p. 23 sqq.

de sa chambre tout de suite après son départ et nous l'expédieraient. Il trouva le tour si bon qu'il en rit avec nous et ne vit rien de mieux à faire qu'à prendre sa place dans notre paisible foyer.

» Je crois pouvoir dire sans me tromper qu'ily a passé les plus heureuses années de sa vie, ce qui ne veut pas dire les plus intéressantes.

» Notre vie, réglée d'après nos ressources, nous mettait à l'abri de tous soucis matériels. Nous avions ensemble l'existence la plus gaie et la plus heureuse qu'on puisse imaginer. Papa était un homme gai, aimable, facile à vivre, sans souci du lendemain, qui se trouvait beaucoup mieux à sa place dans notre intérieur réglé et confortable, où tout était prévu d'avance, qu'à la tête de sa maison où des complications de tous genres auraient demandé un caractère plus ferme et plus énergique.

» Les choses en étaient là en 1845, où des circonstances m'engagèrent à quitter ce cher nid, abrité par les hautes tours de la Cathédrale, pour aller chercher au loin la force de ce que j'appellerai remplir mon devoir. Moralement parlant, j'avais besoin de changer d'air. Les prières, les supplications de ma famille et de tout ce qui m'entourait, ne purent changer ma résolution. La *Voix* parlait plus haut que tout le reste... [1] »

* * *

Nous avons mentionné déjà l'activité et les voyages de Mlle Sider pendant les années qu'elle passa hors de sa patrie, soit de 1845 à 1857 environ. Dès lors elle ne quitta plus la Suisse jusqu'à la fin de sa vie. Mais, pour achever de dépeindre son caractère et rendre le portrait plus vivant, voici encore quelques extraits de lettres adressées à une jeune amie et retrouvées dans mes papiers de famille — correspondance échelonnée sur une période allant de 1867 à 1880 environ.

St-Sulpice, 28 septembre 1867.

« ... Quand vous serez fatiguée des petites et des grandes croix qu'on vous mettra sur les épaules... en tout cas ne les traînez pas, portez-les bravement, il y en a partout... »

---

[1] *Souvenirs*, p. 29.

St-Sulpice, 26 octobre 1867.

« ... Les *faut-il, ne faut-il pas!* sont plus fatigants que le labeur lui-même... La jeunesse porte avec elle tant de courage et d'élasticité... Au lieu de chercher les ombres du tableau, on s'arrête sur les rayons de soleil qui égaient le paysage — et il y en a toujours. »

St-Sulpice, 9 juin 1869.

« ... Puisque le cœur est satisfait, dites à la raison de prendre patience, qu'elle n'aura déjà que trop de temps pour établir son règne. Et puis, vous savez : l'homme ne vit pas seulement de pain, et sans compter l'âme qui réclame sa part, le cœur a bien aussi ses droits. Ainsi, chère ami, continuez de faire votre moisson de poésie pour en avoir toujours un petit grain à jeter dans cet océan de prose qui peu à peu envahit tout. Ah ! mais ! Je me défie de toutes ces îles [1] ... depuis celle de Calypso, d'où l'on ne pouvait plus sortir, à celle de Robinson, où l'arrivée de Vendredi avait apporté tant de charme. Qui sait si un *Jour* de la semaine ne viendra pas les résumer tous pour prendre possession de votre vie ?... Pourvu que ce ne soit pas un *Jour* néfaste, accueillez-le de votre plus doux sourire, puisqu'il est dit qu'à un moment donné l'imagination féminine a de la disposition à battre la campagne. Je ne puis pas encore en parler par expérience, cela vient sans doute d'une Grâce d'Etat ; mais je crois vraiment que j'échapperai à la crise, attendu que jusqu'ici je n'aurais voulu changer ma position contre celle d'aucune femme... Mais je vous vois sourire, petite incrédule, oui, oui, c'est bon, les raisins sont trop verts ! ... Mais pas du tout il y avait aussi des raisins doux et dorés qui n'auraient peut-être pas été si loin de la portée de ma main pour peu que j'eusse voulu lever les pieds pour les atteindre ; mais je m'étais dit d'avance qu'un paquet mal ficelé demandait d'être traité avec trop de ménagements pour lui faire faire un chemin difficile dans la vie, tandis qu'en lui épargnant les secousses et les brusqueries, il pourrait encore arriver à sa destination — et j'y arrive tout doucement par un chemin qui n'est point trop semé de ronces et d'épines. Il est vrai de dire que le bon Dieu a pourvu à ce que je ne sentisse point l'isolement

---

[1] Il s'agissait de l'île de Rheinau en face de Biebrich, où se trouvait alors sa correspondante.

en me dotant de trois frères modèles, doublés de trois charmantes femmes, qui sont pour moi plus que des sœurs qu'on accepte et qu'on ne choisit pas ; ce sont de vraies et bonnes amies ; plus quatre sœurs et deux beaux-frères, mais par exemple ceux-ci n'ajoutent rien à mon bonheur, et je suis étonnée qu'on n'ait pas laissé ces raisins verts pour les goujats... Et pour épicer toute cette sauce, vingt-deux neveux et nièces ! que j'aime comme si j'avais le devoir de les nourrir et de les vêtir ! — Vous comprenez qu'avec une armure semblable il n'y a pas un coin vulnérable à tous ces petits diables bleus qui viennent hanter l'imagination des vieilles filles. Sans compter une foule d'amis, de loin et de près ; et une légion de souvenirs plus doux les uns que les autres. C'est que, moi aussi, j'ai profité de l'été pour faire ma moisson de poésie et d'affections solides, de sorte que je vois venir l'hiver avec le calme que donne un grenier bien garni. Pour le moment, je m'adonne à la culture des roses et des œillets, je ne dédaigne pas les pensées, et s'il vient quelques soucis dans mon parterre, j'ai soin de placer tout près une mauve pour les adoucir. Ma terrasse est magnifique dans ce moment, et elle a pour moi un attrait si irrésistible, que c'est à elle qu'il faut vous en prendre du retard de ma réponse — et même je crois que sans l'orage de la nuit passée, qui a rendu mon domaine très humide ce matin, vous seriez là comme un aiguillon dans ma conscience, à partager le sort de tous mes correspondants. Et encore faut-il vous dire qu'une lettre de huit pages est chose rare en été, elle rentre déjà dans la catégorie des lettres d'hiver, qui peuvent en avoir douze à seize. C'est le calendrier qui règle cela, et depuis le mois d'avril au mois de novembre, je ne me rends coupable que d'un très petit nombre de paroles oiseuses, quand elles doivent sortir du bec de ma plume. Ah mais ! Petit Renard que vous êtes, n'est-ce point là le fromage que vous vouliez me soutirer en vantant mon beau ramage ? Eh bien ! vous y seriez pour vos frais, attendu que si le fromage est gros, il est d'autant plus maigre... Cependant, puisque vous vous intéressez à tous les membres de ma famille, il faut bien que je vous donne des nouvelles de Coco, qui soutient brillamment sa réputation et je puis vous dire que cheval, calèche et cocher forment un tout fort bien réussi, mais par exemple il ne faut pas les séparer les uns des autres, le cocher surtout, avec ses allures

d'escargot, aurait tout à y perdre. — Mme Bizi, qui est toujours comme une immense boule de neige, traîne toujours sa longue queue en panache sur les verts gazons, ce qui est d'un effet charmant, surtout quand elle est entourée de sa nombreuse famille... »

St-Sulpice, 26 janvier 1872.

« ... Je ne sais, ma chère, s'il vaut la peine de se déranger, puisque le grand astronome de Genève, M. Plantamour, nous annonce la fin du monde pour le 11 août 1872 ! Tous les savants sont d'accord sur l'apparition d'une comète qui sera visible à ce moment-là, mais lui seul a le courage de nous annoncer le bouleversement total de notre pauvre terre. Enfin, au cas où il y aurait un sursis, Giovanno Castro, astronome italien, est là avec sa lunette pour nous démontrer que cela pourrait encore marcher jusqu'au 11 janvier 1877 ; mais là de nouveau une comète doit rencontrer notre globe et l'anéantir. Il paraît que nous serons asphyxiés d'abord et brûlés ensuite. Vous voyez qu'il y aura grand luxe de mise en scène. Comme je ne suis pas très curieuse, je préférerais ne pas voir tout cela et mourir tout prosaïquement comme l'ont fait nos pères ; mais peut-être ne serons-nous pas consultés ?... Il est vrai de dire que bon nombre de prédictions de ce genre ayant déjà échoué, je n'en planterai pas moins des choux et des pommes de terre pour l'hiver prochain. Quant à votre île, je suppose qu'elle se cachera dans le Rhin pour se mettre à l'abri du feu : raison de plus pour la quitter... »

St-Sulpice, 1er avril 1872.

(A propos d'un deuil cruel) « ... Cependant Dieu a été bon pour elle aussi en la rappelant avant la fin du jour. Que de péchés, que de luttes, que de chutes lui sont épargnées ! Lequel de nous pourrait dire que les années qui nous ont été accordées de plus qu'à elle ont été un gain réel ? N'en avons-nous pas abusé de mille manières ? Et si, en fin de cause, *une seule chose est nécessaire,* en avons-nous profité pour subordonner toutes les autres à celle-là ? Je crois que bien peu pourraient répondre : *Oui, nous l'avons fait...* Voilà bien tout ce que le raisonnement peut dire ; mais le cœur ! le pauvre cœur ! il a de la peine à rendre son trésor ; il se le laisse arracher, ce qui n'est pas la même chose...

» Je suis aussi accablée d'ouvrage et d'ouvrières à diriger et à surveiller, et j'espère que c'est le dernier printemps que je suis seule à suffire à tout. J'ai un lourd fardeau d'occupations et de préoccupations pour mener de front tous les détails de cette grande habitation et de ses nombreuses dépendances... »

St-Sulpice, 28 mars 1873.

« ... L'Abbesse de St-Sulpice est toujours enchantée de voir un visage ami venir égayer sa solitude, qui n'est point trop lourde à porter quand le soleil se met de la partie. Je ne puis vous dire combien j'en ai joui ces derniers jours ! Mes abricotiers sont blancs de fleurs et mes pêchers sont roses ; tout pousse, tout verdit. C'est mon tour maintenant de regarder avec pitié les habitants de la ville, qui regardent ma vieille tour avec tant de compassion pendant l'hiver ; pour eux, je ne suis que la triste compagne des chouettes et des hiboux, tandis qu'en réalité je n'ai jamais trouvé un jour trop long, et à présent qu'ils sont si beaux, je les trouve généralement trop courts, surtout ceux qui m'amènent des amis. »

St-Sulpice, 3 décembre 1873.

« ... Il paraît qu'il vient un âge où la paix et le repos sont plus appréciés que le mouvement et la distraction ; nous sommes si complètement satisfaits de notre sort dans notre chère Thébaïde que rien ne nous fait envie. Nous avons cependant un grand projet pour le Nouvel-An : ma sœur nous invite tous les quatre, donc aussi ma domestique, que je ne laisserais pas seule ici, à aller le passer chez elle, dès la veille ; et si rien ne vient y mettre obstacle, nous nous accorderons cette dissipation ; puis je ramènerai mes trois étudiantes pour leur huit jours de vacances, et quand je serai entourée de mes quatre garçons, qui aurait le courage de me dire que je suis une vieille fille ?... Nos journées sont courtes et bien employées : le matin, la correspondance et les soins au ménage ; l'après-midi, les courses en voiture quand il ne fait pas trop froid, la lecture et le travail ; puis le thé — puis *re* une heure de lecture avant de commencer la partie, et enfin le culte ensemble et le lit pour y attendre le lendemain, où la roue recommence à tourner du même côté, sans jamais nous fatiguer... »

St-Sulpice, 2 mars 1874.

« Je passe un très bon hiver, Dieu merci ! mais si je retombais dans la solitude, je ne serais pas si vaillante... »

Vert-Site, Lausanne, 4 janvier 1877.

« (Mon frère) nous quittait pour toujours, après ces deux mois pour moi d'angoisse inexprimable. Il m'a fallu bien du temps pour accepter cette épreuve, mais le calme et l'apaisement se sont aussi faits, et l'hiver se passe pour moi dans une grande sérénité d'esprit. Ce que Dieu fait est bien fait, et c'est dans sa bonté qu'Il abrège les jours de souffrance en accordant le repos de son ciel aux pauvres âmes angoissées sur la terre... Qu'aurons-nous gagné pour avoir été épargnés plus longtemps, nous les vieux ?... la responsabilité du temps qui nous sera accordé en plus... Enfin, c'est heureux que nous n'ayons pas le choix et que la soumission soit notre seule part.

» ... Nous jouissons ici d'une vue magnifique, et de l'air pur et neuf qui n'a pas encore servi aux gens de Lausanne. Le vent nous arrive tout frais de la fabrique de Genève, bien secoué et bien épousseté en traversant le lac, et les côtes de Montbenon nous reposent les yeux avec leur belle robe verte... Nous sommes tout à fait à la campagne et nous en permettons tout le sans-gêne. Je fais mes marchés sur la route, devant ma porte. S'il y a quelque chose à peser, on apporte le poids [1] sur le mur. Je fais un signe à mes femmes, qui toutes me connaissent, et je choisis dans leurs corbeilles ce qui me convient. Jamais je n'ai tenu mon ménage avec autant de facilité ; je me porte mieux que depuis des années ; enfin j'ai trouvé mon orbite, très petit, mais suffisant pour ma force de gravitation. — La soirée (au salon) se partage entre la lecture à haute voix, une partie de domino et quelques cartes de piquet. A dix heures la domestique entre pour le culte et après nous allons nous coucher... C'est toujours la même chose et c'est toujours charmant. »

Ce petit tableau n'est-il pas digne de Mme de Sévigné ?

---

[1] La balance.

Vert-Site, Lausanne, 16 janvier 1878.

(A propos d'une mort subite) « ... Les Juifs appellent une mort pareille : le baiser de Dieu, et c'est vraiment dans Son amour qu'Il épargne les angoisses de la dernière heure aux pauvres âmes qu'Il rappelle à lui. »

Vert-Site, 6 janvier 1879.

« Je vous suis bien reconnaissante d'être venue vous joindre à tous ceux qui de près ou de loin venaient m'apporter un témoignage d'affection et de bon souvenir. Vous ne savez pas que cela tombe juste sur mon anniversaire : je suis née dans la première heure de l'année, ce qui justifie l'opinion allemande qui appelle ces favorisés de la nature des *Glückskinder*. Eh bien, oui ! Quoique cela n'y paraisse pas, à côté de bien des jours d'épreuve faisant un repoussoir normal et nécessaire pour faire apprécier les beaux jours, j'ai eu une vie remarquablement heureuse. Le fait d'y avoir marché sans cet appui qu'on est convenu d'appeler un mari y a sans doute contribué pour beaucoup, car si j'ai été deshéritée des suprêmes joies dont Dieu a doté l'humanité, j'ai peut-être aussi échappé à ses suprêmes douleurs. Perdre des enfants ou les voir marcher dans une voie de perdition sans pouvoir les en arracher, ce sont, hélas ! des cas qui ne se présentent que trop souvent, sans compter que ce fameux appui n'est bien souvent qu'un bâton vermoulu, qui, loin de vous protéger, risque encore de vous entraîner dans sa chute. Vous me direz que ce sont des cas extrêmes, j'en conviens, mais comme rien ne me prouve que ce cas n'eût pas peut-être été le mien, je bénis Dieu qui m'a montré ma route sans me permettre l'hésitation. »

Ici s'arrête la correspondance, et que l'on nous pardonne de terminer sur le « bâton vermoulu ».

MARGUERITE RUSILLON.